

par lui à Nogi; nous avons quitté Port-Arthur avant l'envoi des parlementaires.

Depuis que je suis arrivé à Chefoo, j'ai remarqué que les Japonais ont cru que le général Stuessel est prêt à vouloir capituler et que les autres généraux désirent continuer la lutte.

HORRIBLE CARNAGE

Pendant des mois, Port-Arthur n'a eu à opposer à l'adversaire que des batteries.

Depuis le mois d'août, ça été une lutte sanglante. Lors de la prise d'Erloing-Chan, les Japonais s'étaient dans le fort avec tant de rapidité que 500 hommes qui occupaient ce casernement ont pu être tués.

Quant aux autres éléments, pendant deux mois les soldats n'en ont eu qu'un quart de ration et le dernier mois celle-ci fut encore réduite de moitié.

Les soldats heureux de capituler

Un autre officier russe arrivé à Chefoo, a dit d'une chaloupe, a déclaré ce matin : « On n'a pas tiré un seul coup de fusil à Port-Arthur ces deux derniers jours. »

Les navires de guerre ont été difficiles à démêler. Il a fallu s'y prendre à plusieurs fois. Le « Sevastopol », après avoir pris feu, a sauté, et s'est retourné.

L'entrée du port est barrée par les vaisseaux coulés. Les seuls vaisseaux encore en état de naviger qui se trouvent à Port-Arthur maintenant sont les vaisseaux-hôpitaux « Kasan » et « Mongolia » ; mais vous ne devez pas vous attendre à les voir sortir ces jours-ci, car il leur serait impossible de quitter le port à cause de l'obstruction du goulet.

Vous dire qu'il y a 5,000 combattants à Port-Arthur, ce serait vous induire en erreur, parce que la majorité des hommes sont soit morts, malades, soit légèrement blessés.

La nouvelle que le général Stuessel était disposé à capituler a été reçue par les soldats avec un vif sentiment de soulagement ; ils étaient heureux, ces derniers temps, de recevoir de graves blessures, car cela leur permettait de prendre un repos qui leur était autrement refusé, parce que les hommes qui ne combattait pas étaient obligés de creuser des galeries tout en n'ayant que des demi-rations pour vivre.

Récit d'un témoin

London, 3 janvier. — Le correspondant spécial du « Daily Mail » à l'armée du général Nogi, décrit ainsi les derniers jours du siège :

« La fin de Port-Arthur est arrivée avec une soudaineté surprenante. Quelques heures auparavant, les Russes, bien que chassés des forts du Sud et de l'Ouest. Maintenant le combat a cessé. Tous les navires, grands et petits, ont sauté et la place capitule. »

« Pendant cinq fois vingt-quatre heures, l'assaut final n'a pas discontinué. L'artillerie japonaise n'interrompait jamais son tir, et un assaut succédait à un autre assaut, aussi bien de jour que de nuit. La place était entourée d'un cercle de feu. »

« A six heures du soir, le 13 décembre, les assiégés abondonnèrent l'attaque contre tout le secteur de l'est, avec une violence plus grande encore. Une mine fit sauter un côté du fort H et l'infanterie japonaise se précipita en. »

« Le combat dura pendant toute la nuit. Les Russes résistèrent avec acharnement, mais finalement furent chassés de leurs positions. »

« Au matin de la nouvelle année, les Japonais étaient maîtres du fort Fan-Loung-Teban. »

« La ville leur était désormais ouverte de ce côté, car il ne restait plus dans cette direction, que des débris d'un cartouchier provisoire. A neuf heures du matin, l'armée »

de gauche attaquait le grand fort de Ouan-tai, l'artillerie couvrait la marche des troupes. A trois heures, l'attaque fut interrompue.

« Simultanément, les attaques étaient dirigées contre les forts du sud-est. Dans l'après-midi du 1er janvier, on entendit une explosion dans le fort Kinko-Tchen. En même temps les Russes commençaient une violente fusillade, qui bientôt cessa. Les éclaireurs japonais s'avancèrent et ils reconnurent que les Russes avaient évacué la position. »

« Successivement le feu des forts du Nord et de l'Est se ralentissait, il était visible que les Russes manquaient de munitions et que leur situation était désespérée. »

« Dans le port, les explosions succédaient aux explosions, indiquant que les Russes détruisaient leurs navires. Ils faisaient en même temps sauter deux forts. »

« A une heure et demie, dans la nuit du 2 au 3 janvier, les Russes évacuèrent le fort immédiatement occupé par les Japonais. »

« C'est alors qu'arriva la lettre du général Stuessel et que le combat cessa. »

L'occupation de Port-Arthur par les japonais

Aucune confirmation de l'entrée des Japonais dans la ville de Port-Arthur ne nous est parvenue à l'heure où nous écrivons ces lignes.

Toutefois, les télégrammes s'accordent à l'annoncer pour aujourd'hui, ainsi que nous pouvions en déduire d'un rapport.

Voici le texte du télégramme du général Nogi annonçant la capitulation :

« Les plenipotentiaires des deux parties ont terminé les négociations lundi, à quatre heures, de matin. Les conditions russes ont accepté les conditions stipulées par nous et ont consenti à capituler. »

« Dès que les négociations furent terminées, les deux armées suspendirent les hostilités. »

L'opinion à Tokio

Tokio, 3 janvier. — On critique vivement le général Stuessel pour avoir détruit tous ses navires, tenté d'obstruer l'entrée du port et envoyé des contre-torpilleurs à Chefoo après avoir été de se rendre.

« Le « Nichi-Nichi » s'exprime ainsi : Stuessel est digne de sa réputation de chef de guerre, mais il n'a pas su profiter de sa réputation militaire. Cela indique un défaut de sincérité et ne permet pas de lui accorder un traitement en rapport avec la réputation qu'il s'est acquise par sa bravoure et sa vaillance. »

« Le journal fait ensuite ressortir le contraste qui existe entre la conduite du Mikado et celle du général Stuessel. »

« Le « Diji » qualifie l'acte de Stuessel d'acte mesquin qui devrait lui faire refuser les honneurs militaires par les Japonais. »

« Le « Diji » reprend son accusation au sujet de l'emploi de la Croix-Rouge à Port-Arthur et déclare que c'est un acte trop sévère. Il compare également l'attitude du Mikado à celle du général Stuessel. »

L'impression en Russie

Petersbourg, 3 janvier. — Après avoir rendu hommage à l'abnégation des défenseurs de Port-Arthur, le « Novosti » déclare que devant l'immobilité probable du sacrifice de dizaines de mille hommes, il est mieux venu prescrire de Saint-Petersbourg, il y a trois mois, aux défenseurs de Port-Arthur, d'envoyer le drapeau national à l'ennemi, même au risque de périr complètement, ou d'être hors d'état, et après avoir détruit tout ce qui était possible dans la forteresse en hiver sous les ruines de la ville.

« Mais qui aurait osé formuler un pareil conseil à une époque où la majorité des sphères navales et militaires considérées comme compétentes, non seulement ne voulaient pas accepter la chute inévitable de Port-Arthur, mais croyaient encore possible de le sauver par l'envoi d'une nouvelle escadre. Parler ainsi est paru une effroyable hérésie antipatriotique qui aurait provoqué une indignation au moins égale à l'entraînement avec lequel on a vu l'idée de l'envoi d'une troisième escadre. »

La guerre à outrance

Paris, 3 janvier. — Les appréciations de certains journaux sur les conséquences de la reddition de Port-Arthur et sur les chances de paix qu'elle crée, demandaient à être vérifiées. C'est cette vérification que je suis allé chercher ce matin à l'ambassade de Russie. Voici la réponse que j'ai obtenue :

« L'ambassade de Russie à Paris n'a pas encore reçu, par voie officielle, de détails sur les conditions de la capitulation de Port-Arthur, ni sur le même de sa reddition. Mais elle a la certitude que ce douloureux événement, depuis longtemps prévu, ne modifiera en quoi que ce soit les résolutions du gouvernement impérial en ce qui touche la conduite des opérations militaires. »

« Voilà plusieurs semaines déjà que des dépêches de Stuessel, qui n'ont jamais cessé de parvenir à Saint-Petersbourg, annoncent la fin prochaine de la résistance. Aux dernières nouvelles, il ne restait plus 3,000 hommes valides, 15,000 blessés ou malades, étaient dans les hôpitaux. Tout le reste, 20,000 hommes environ, était mort. Il n'y avait plus d'eau, plus de poudre, plus de vivres. Si une garnison de 10,000 hommes de l'issue fatale de cette héroïque défense, nous »

n'avons pas lieu d'en être surpris. Elle entra dans le calcul de nos probabilités. Quand nous disions que la guerre serait pour nous un succès, nous nous sommes basés sur la chute de la place. Mais jamais la reddition d'une place n'a exercé sur le développement d'une campagne une influence décisive. »

« La guerre, dès que les froids atroces qui régnent en ce moment, seront adoucis, continuera à outrance. Nous avons à recevoir dans le courant de janvier, deux corps d'armée, deux autres vers le 10 février. Il aura donc, dans six semaines, une armée de 400,000 hommes. Quant au renfort que l'armée de Nogi va apporter à celle qui occupe Port-Arthur, nous ne pouvons pas nous en occuper, depuis sept mois, assigés Port-Arthur, sont décimés, épuisés, par la suite terrible qu'ils ont soutenue. Enfin, les troupes de réserve, notamment du colonel Lazareff, Kouropatkine, ont un seul objectif, vaincre Ouyama, avec une plus grande liberté d'esprit et de manœuvre, que quand abx considérations générales de stratégie, s'ajoutait pour lui le souci de protéger les communications de Ouyama et le mouvement de Stackelberg. »

« Vous pouvez donc déclarer de la façon la plus formelle que si nous n'est changé dans les intentions de la Russie, nous n'y sommes, elle est décidée à pousser la guerre à outrance. Quand Kouropatkine est parti en mars dernier, il a publiquement déclaré qu'il fallait dix-huit mois ou deux ans. Dix mois ont passé, et nous sommes toujours à Port-Arthur, et il a tenu plus de onze mois que nous n'avions espéré. Voilà ce qu'il faut dire au lendemain de cet événement pénible. Voilà ce qu'il faut opposer aux informations tendancieuses qui présentent la Russie comme condamnée et résignée à la paix. »

« Nous ne parlons de paix qu'après la victoire. »

En Mandchourie

Tokio, 3 janvier. — On télégraphie du quartier général de Kuroki :

« Voici deux mois que les positions relatives des deux armées ont subi de profondes modifications. Elles ont subi beaucoup de changements. Il n'y a que peu de jours que les Russes ont été chassés de positions distantes de plus d'un mille. Elles sont même si rapprochées du côté de la gauche japonaise qu'on peut entendre ce qui se dit dans les deux camps. »

« Quoique les Russes soient restés très calmes pendant la première quinzaine de décembre, ils se sont remis pendant la deuxième quinzaine à bombarder la gauche et le centre japonais. »

« Les correspondants militaires constatent que les Japonais se terrent d'habitude dans leurs tranchées sans donner signe de vie. Il arrive souvent que plusieurs centaines d'obus sont lancés dans une journée sans causer aucun dommage. »

« Les Russes commencent généralement à bombarder les Japonais. Plus qu'un obus frappe un groupe qui s'expose, trop ou pas trop, à l'ennemi. On entend, presque à toute heure de la journée et de la nuit, gronder quelque part le canon ou crépiter la fusillade. Les Russes commencent généralement à bombarder les Japonais. Plus qu'un obus frappe un groupe qui s'expose, trop ou pas trop, à l'ennemi. On entend, presque à toute heure de la journée et de la nuit, gronder quelque part le canon ou crépiter la fusillade. »

« Les Russes reçoivent des quantités d'approvisionnement de munitions, qui leur vient abondamment en encrechement de la ligne chinoise. Il en résulte pour eux l'obligation de protéger les routes qui conduisent à Sin-Min-Ting. »

« De leur côté, les Japonais gardent les grandes routes qui se dirigent vers le Nord. La stérilité du pays et la pureté remarquable de l'atmosphère rendent les surprises presque impossibles : aucune forêt, aucune brousse derrière lesquelles les troupes puissent se cacher. Les collines se composent de rochers absolument dénudés. Il n'y a pas de forêts dans la zone des opérations militaires ; quelques arbres seulement se dressent à de grands intervalles. Les seuls accidents de terrain qui puissent dissimuler les troupes sont les champs de blé et les ravin qui ont creusé dans le pays. Il est rare qu'un nuage flotte dans le ciel et, même par une nuit sans lune, les étoiles fournissent une brillante lumière. La température continue à être extrêmement froide. Les soldats de la ligne de bataille se chauffent au charbon de bois dans leurs huttes souterraines. »

« Le maréchal Ouyama, les généraux Kuroki et Kozonouchi ont fait un mouvement chinois ordinaire dans un petit village. L'état-major du général Kuroki est logé de la même manière. Les attachés militaires étrangers vivent d'une façon comparative luxueuse dans un édifice russe. »

« Les soldats de la première ligne habitent des maisons chinoises et des chaumières ingénieusement construites en pisé et en tiges de maïs. »

« Les Chinois partagent leurs habitations avec l'armée et les habitants du pays. Ils reçoivent de bons prix pour tous les produits agricoles qu'ils vendent et des salaires extraordinaires pour la main-d'œuvre. Le train des équipages lève toute une armée de coolies, employés aux travaux de transport. Il y a quatre régiments de coolies et ceux qui ont cours en ordre »

naire. Les ouvriers d'art sont payés à proportion. Les femmes et les enfants qui avaient abandonné leurs foyers, au cours de l'occupation des Russes, sont rentrés peu à peu, de telle sorte que presque toute la population se trouve de nouveau dans le pays. Au début, les Japonais étaient regardés avec suspicion, mais de bonnes relations ont fini par s'établir. »

« Les soldats japonais sont maintenant dans les meilleurs termes avec l'habitant. Les routes sont dans le meilleur état possible. L'hiver les a rendus unies et dures. Le train des équipages en profite pour améliorer les approvisionnements. »

« L'armée s'occupe surtout d'aire du charbon de bois. Le bois que l'on trouve dans le pays est tellement mis à contribution qu'il est probable qu'il n'en restera pas au printemps de quoi faire un fagot. Les Chinois n'y ont rien à redire, parce qu'ils ont leur bois à côté de leur feu. Les Russes ont été chassés de la campagne. Les soldats sont tous vêtus de fourrures et d'équipement complet. L'armée est contenue sans interruption depuis le premier débarquement au Corée, et y a bientôt un an ; il n'y a presque rien à critiquer. »

LE SUICIDE du Député Syveton

Troisième reconstitution du drame

LES EXPERTS A NEUILLY

Paris, 3 janvier. — Comme nous l'avons annoncé, les experts commis par le parquet dans l'affaire Syveton ont repris ce matin leur expertise au château de Neuilly.

Quelques curieux stationnaient vers 9 heures du matin en face du 20 bis ; mais ils ne sont pas restés longtemps à cet endroit, la température étant à plusieurs degrés au-dessous de zéro.

Les experts, préposés à la garde de Mme Syveton, se sont dirigés vers le boulevard, les mains enfoncées dans les poches, le col du pardessus relevé, et la tête enfoncée dans les épaules pour protéger leurs oreilles. Ils marchaient furtivement, frappant du pied le sol gelé.

A partir de neuf heures, les journalistes sont arrivés, et ont attendu les magistrats. Le docteur Socquet est arrivé le premier vers dix heures. Il a été suivi de près par le docteur Bordes, en voiture, puis par les autres experts, MM. Ogier, Girard, Postel-Coste, Perrot, Delrieu, ainsi que par M. Simart, commissaire de police, et le juge de paix de Neuilly.

MM. Bulot, procureur général, et Boncard, juge d'instruction, n'assistant pas à l'opération.

Entant temps que les experts, arrivait une voiture à galerie portant une énorme cage en planches munie d'une porte à claire-voie dans laquelle deux chiens étaient enfermés. La cage, qui venait de la fourrière, était recouverte à une bache verte. Elle a été aussitôt déchargée, et portée dans le cour de l'immeuble. Les journalistes et quelques photographes ont suivi les hommes qui la portaient. A ce moment, un violent incident s'est produit entre un de nos confrères et le concierge. Ce dernier, en termes grossiers, a reproché à notre confrère de se tenir à une vive altercation et s'est produit. Le concierge a refermé la porte, en déclarant que les personnes qui étaient dans la cage ne seraient pas admises à entrer. M. Simart, commissaire de police, et le juge de paix de Neuilly, ont été obligés de pousser la porte.

« L'un des deux chiens, était un magnifique épagneul, jeune, dans toute sa force ; l'autre était un Saint-Germain. »

« M. Bordes, avec M. Socquet, a posé à M. Joliet une série de questions auxquelles il a répondu en disant que le chien de M. Joliet n'était pas mort, mais qu'il avait été asphyxié, et qu'il avait été placé dans la cage de l'immeuble. Les journalistes et quelques photographes ont suivi les hommes qui la portaient. A ce moment, un violent incident s'est produit entre un de nos confrères et le concierge. Ce dernier, en termes grossiers, a reproché à notre confrère de se tenir à une vive altercation et s'est produit. Le concierge a refermé la porte, en déclarant que les personnes qui étaient dans la cage ne seraient pas admises à entrer. M. Simart, commissaire de police, et le juge de paix de Neuilly, ont été obligés de pousser la porte. »

« L'un des deux chiens, était un magnifique épagneul, jeune, dans toute sa force ; l'autre était un Saint-Germain. »

« M. Bordes, avec M. Socquet, a posé à M. Joliet une série de questions auxquelles il a répondu en disant que le chien de M. Joliet n'était pas mort, mais qu'il avait été asphyxié, et qu'il avait été placé dans la cage de l'immeuble. Les journalistes et quelques photographes ont suivi les hommes qui la portaient. A ce moment, un violent incident s'est produit entre un de nos confrères et le concierge. Ce dernier, en termes grossiers, a reproché à notre confrère de se tenir à une vive altercation et s'est produit. Le concierge a refermé la porte, en déclarant que les personnes qui étaient dans la cage ne seraient pas admises à entrer. M. Simart, commissaire de police, et le juge de paix de Neuilly, ont été obligés de pousser la porte. »

« L'un des deux chiens, était un magnifique épagneul, jeune, dans toute sa force ; l'autre était un Saint-Germain. »

« M. Bordes, avec M. Socquet, a posé à M. Joliet une série de questions auxquelles il a répondu en disant que le chien de M. Joliet n'était pas mort, mais qu'il avait été asphyxié, et qu'il avait été placé dans la cage de l'immeuble. Les journalistes et quelques photographes ont suivi les hommes qui la portaient. A ce moment, un violent incident s'est produit entre un de nos confrères et le concierge. Ce dernier, en termes grossiers, a reproché à notre confrère de se tenir à une vive altercation et s'est produit. Le concierge a refermé la porte, en déclarant que les personnes qui étaient dans la cage ne seraient pas admises à entrer. M. Simart, commissaire de police, et le juge de paix de Neuilly, ont été obligés de pousser la porte. »

« L'un des deux chiens, était un magnifique épagneul, jeune, dans toute sa force ; l'autre était un Saint-Germain. »

« M. Bordes, avec M. Socquet, a posé à M. Joliet une série de questions auxquelles il a répondu en disant que le chien de M. Joliet n'était pas mort, mais qu'il avait été asphyxié, et qu'il avait été placé dans la cage de l'immeuble. Les journalistes et quelques photographes ont suivi les hommes qui la portaient. A ce moment, un violent incident s'est produit entre un de nos confrères et le concierge. Ce dernier, en termes grossiers, a reproché à notre confrère de se tenir à une vive altercation et s'est produit. Le concierge a refermé la porte, en déclarant que les personnes qui étaient dans la cage ne seraient pas admises à entrer. M. Simart, commissaire de police, et le juge de paix de Neuilly, ont été obligés de pousser la porte. »

« L'un des deux chiens, était un magnifique épagneul, jeune, dans toute sa force ; l'autre était un Saint-Germain. »

« M. Bordes, avec M. Socquet, a posé à M. Joliet une série de questions auxquelles il a répondu en disant que le chien de M. Joliet n'était pas mort, mais qu'il avait été asphyxié, et qu'il avait été placé dans la cage de l'immeuble. Les journalistes et quelques photographes ont suivi les hommes qui la portaient. A ce moment, un violent incident s'est produit entre un de nos confrères et le concierge. Ce dernier, en termes grossiers, a reproché à notre confrère de se tenir à une vive altercation et s'est produit. Le concierge a refermé la porte, en déclarant que les personnes qui étaient dans la cage ne seraient pas admises à entrer. M. Simart, commissaire de police, et le juge de paix de Neuilly, ont été obligés de pousser la porte. »

« L'un des deux chiens, était un magnifique épagneul, jeune, dans toute sa force ; l'autre était un Saint-Germain. »

« M. Bordes, avec M. Socquet, a posé à M. Joliet une série de questions auxquelles il a répondu en disant que le chien de M. Joliet n'était pas mort, mais qu'il avait été asphyxié, et qu'il avait été placé dans la cage de l'immeuble. Les journalistes et quelques photographes ont suivi les hommes qui la portaient. A ce moment, un violent incident s'est produit entre un de nos confrères et le concierge. Ce dernier, en termes grossiers, a reproché à notre confrère de se tenir à une vive altercation et s'est produit. Le concierge a refermé la porte, en déclarant que les personnes qui étaient dans la cage ne seraient pas admises à entrer. M. Simart, commissaire de police, et le juge de paix de Neuilly, ont été obligés de pousser la porte. »

« L'un des deux chiens, était un magnifique épagneul, jeune, dans toute sa force ; l'autre était un Saint-Germain. »

« M. Bordes, avec M. Socquet, a posé à M. Joliet une série de questions auxquelles il a répondu en disant que le chien de M. Joliet n'était pas mort, mais qu'il avait été asphyxié, et qu'il avait été placé dans la cage de l'immeuble. Les journalistes et quelques photographes ont suivi les hommes qui la portaient. A ce moment, un violent incident s'est produit entre un de nos confrères et le concierge. Ce dernier, en termes grossiers, a reproché à notre confrère de se tenir à une vive altercation et s'est produit. Le concierge a refermé la porte, en déclarant que les personnes qui étaient dans la cage ne seraient pas admises à entrer. M. Simart, commissaire de police, et le juge de paix de Neuilly, ont été obligés de pousser la porte. »

« L'un des deux chiens, était un magnifique épagneul, jeune, dans toute sa force ; l'autre était un Saint-Germain. »

« M. Bordes, avec M. Socquet, a posé à M. Joliet une série de questions auxquelles il a répondu en disant que le chien de M. Joliet n'était pas mort, mais qu'il avait été asphyxié, et qu'il avait été placé dans la cage de l'immeuble. Les journalistes et quelques photographes ont suivi les hommes qui la portaient. A ce moment, un violent incident s'est produit entre un de nos confrères et le concierge. Ce dernier, en termes grossiers, a reproché à notre confrère de se tenir à une vive altercation et s'est produit. Le concierge a refermé la porte, en déclarant que les personnes qui étaient dans la cage ne seraient pas admises à entrer. M. Simart, commissaire de police, et le juge de paix de Neuilly, ont été obligés de pousser la porte. »

« L'un des deux chiens, était un magnifique épagneul, jeune, dans toute sa force ; l'autre était un Saint-Germain. »

« M. Bordes, avec M. Socquet, a posé à M. Joliet une série de questions auxquelles il a répondu en disant que le chien de M. Joliet n'était pas mort, mais qu'il avait été asphyxié, et qu'il avait été placé dans la cage de l'immeuble. Les journalistes et quelques photographes ont suivi les hommes qui la portaient. A ce moment, un violent incident s'est produit entre un de nos confrères et le concierge. Ce dernier, en termes grossiers, a reproché à notre confrère de se tenir à une vive altercation et s'est produit. Le concierge a refermé la porte, en déclarant que les personnes qui étaient dans la cage ne seraient pas admises à entrer. M. Simart, commissaire de police, et le juge de paix de Neuilly, ont été obligés de pousser la porte. »

« Je pense que nous terminerons aujourd'hui, a-t-il répondu à la question que nous lui posions. »

« M. Girard, directeur du Laboratoire municipal, quittant le Metropolitan, s'achemina à pied vers la maison du drame. »

« Nous causons quelques instants avec lui : — Je me suis assis, nous a-t-il dit, qu'à une partie des expériences de la maline. Je ne sais pas si nous achèverons ce travail cet après-midi ; mais, dans tous les cas, des détails malin nous précéderont à l'hopital des deux chiens et à l'examen de leur sang. »

« Nous interrogeons notre interlocuteur sur le différend qui existe entre les experts. — J'ai l'empireur, disons-nous, du docteur Bordes de vos échanges de vues. Vous êtes toujours opposé à la thèse de l'asphyxie ? »

« M. Girard répond simplement : — La science nous départagera ! »

« Quelque instants après arrive le docteur Socquet. Comme renseignement intéressant il déclare que le chien expérimenté ce matin a mis à peine vingt minutes à mourir. »

« M. Bordes arrive sur ces entrefaites et monte avec M. Socquet à l'appartement de Mme Syveton. »

« Les minutes s'écoulent. Il faut attendre maintenant la fin des expériences. »

« A trois heures et demie un mouvement se produit dans la cour. Les employés du laboratoire de toxicologie apparaissent portant dans une enveloppe de toile le cadavre du chien Saint-Germain qui vient d'être asphyxié. On le place dans une caisse qui est elle-même portée sur une voiture. Les experts sortent aussitôt après. M. Girard s'en va le premier. »

« Ce matin, nous dit-il, on avait asphyxié le chien qui avait été ligoté. Il avait mis de dix-huit à vingt minutes à mourir et n'avait pas eu la force de briser ses liens. »

« Cet après-midi, nous avons fait mourir le second chien, préalablement ligoté à la morphine. La mort a été plus lente. Elle est survenue au bout de cinquante à cinquante-cinq minutes. »

« Que prouve cette différence d'expériences ? — Nous verrons cela lorsque nous aurons procédé à l'examen du sang et que nous saurons quelle est la quantité d'oxygène de carbone qui contient le sang des deux animaux. »

« Sur ce, M. Girard s'en va. Voici maintenant le docteur Socquet : — Voyons, docteur, lui disons-nous, quel est le but de ces différentes expériences ? En avez-vous encore pour longtemps avant de déposer vos rapports ? »

« Le médecin légiste lève les bras au ciel : — Avec ce que l'on nous demande, s'écrie-t-il, cela peut durer six mois. »

« M. Socquet, sans répondre, continue son chemin en haussant les épaules. L'opinion générale est que les divergences de vues des experts ne font que s'accroître au fur et à mesure que les constatations se font. Le conflit qui existe entre eux sera loin d'être réglé par les constatations faites pendant toute la journée d'aujourd'hui. »

Agression contre un Préfet

Paris, 3 janvier. — La commission d'experts chargée de l'enquête sur l'affaire Syveton, a tenu ce matin une séance au Palais de Justice, sous la présidence de M. Joliet, préfet de la Seine. »

« Il ne s'agissait, d'ailleurs, que d'examiner la question de compétence soulevée par le présent procès-verbal, et qui s'était portée à des voix de fait sur M. Joliet, préfet de la Seine. »

« Le débat ne portait sur un certain intérêt, un grand nombre de témoins dont quelques-uns appartenaient au Grand-Orient, ayant été cités par le prévenu. »

« M. Joliet, avec M. Gaucher, a posé à M. Joliet une série de questions auxquelles il a répondu en disant que le chien de M. Joliet n'était pas mort, mais qu'il avait été asphyxié, et qu'il avait été placé dans la cage de l'immeuble. Les journalistes et quelques photographes ont suivi les hommes qui la portaient. A ce moment, un violent incident s'est produit entre un de nos confrères et le concierge. Ce dernier, en termes grossiers, a reproché à notre confrère de se tenir à une vive altercation et s'est produit. Le concierge a refermé la porte, en déclarant que les personnes qui étaient dans la cage ne seraient pas admises à entrer. M. Simart, commissaire de police, et le juge de paix de Neuilly, ont été obligés de pousser la porte. »

« L'un des deux chiens, était un magnifique épagneul, jeune, dans toute sa force ; l'autre était un Saint-Germain. »

« M. Bordes, avec M. Socquet, a posé à M. Joliet une série de questions auxquelles il a répondu en disant que le chien de M. Joliet n'était pas mort, mais qu'il avait été asphyxié, et qu'il avait été placé dans la cage de l'immeuble. Les journalistes et quelques photographes ont suivi les hommes qui la portaient. A ce moment, un violent incident s'est produit entre un de nos confrères et le concierge. Ce dernier, en termes grossiers, a reproché à notre confrère de se tenir à une vive altercation et s'est produit. Le concierge a refermé la porte, en déclarant que les personnes qui étaient dans la cage ne seraient pas admises à entrer. M. Simart, commissaire de police, et le juge de paix de Neuilly, ont été obligés de pousser la porte. »

« L'un des deux chiens, était un magnifique épagneul, jeune, dans toute sa force ; l'autre était un Saint-Germain. »

« M. Bordes, avec M. Socquet, a posé à M. Joliet une série de questions auxquelles il a répondu en disant que le chien de M. Joliet n'était pas mort, mais qu'il avait été asphyxié, et qu'il avait été placé dans la cage de l'immeuble. Les journalistes et quelques photographes ont suivi les hommes qui la portaient. A ce moment, un violent incident s'est produit entre un de nos confrères et le concierge. Ce dernier, en termes grossiers, a reproché à notre confrère de se tenir à une vive altercation et s'est produit. Le concierge a refermé la porte, en déclarant que les personnes qui étaient dans la cage ne seraient pas admises à entrer. M. Simart, commissaire de police, et le juge de paix de Neuilly, ont été obligés de pousser la porte. »

« L'un des deux chiens, était un magnifique épagneul, jeune, dans toute sa force ; l'autre était un Saint-Germain. »

« M. Bordes, avec M. Socquet, a posé à M. Joliet une série de questions auxquelles il a répondu en disant que le chien de M. Joliet n'était pas mort, mais qu'il avait été asphyxié, et qu'il avait été placé dans la cage de l'immeuble. Les journalistes et quelques photographes ont suivi les hommes qui la portaient. A ce moment, un violent incident s'est produit entre un de nos confrères et le concierge. Ce dernier, en termes grossiers, a reproché à notre confrère de se tenir à une vive altercation et s'est produit. Le concierge a refermé la porte, en déclarant que les personnes qui étaient dans la cage ne seraient pas admises à entrer. M. Simart, commissaire de police, et le juge de paix de Neuilly, ont été obligés de pousser la porte. »

« L'un des deux chiens, était un magnifique épagneul, jeune, dans toute sa force ; l'autre était un Saint-Germain. »

« M. Bordes, avec M. Socquet, a posé à M. Joliet une série de questions auxquelles il a répondu en disant que le chien de M. Joliet n'était pas mort, mais qu'il avait été asphyxié, et qu'il avait été placé dans la cage de l'immeuble. Les journalistes et quelques photographes ont suivi les hommes qui la portaient. A ce moment, un violent incident s'est produit entre un de nos confrères et le concierge. Ce dernier, en termes grossiers, a reproché à notre confrère de se tenir à une vive altercation et s'est produit. Le concierge a refermé la porte, en déclarant que les personnes qui étaient dans la cage ne seraient pas admises à entrer. M. Simart, commissaire de police, et le juge de paix de Neuilly, ont été obligés de pousser la porte. »

« L'un des deux chiens, était un magnifique épagneul, jeune, dans toute sa force ; l'autre était un Saint-Germain. »

« M. Bordes, avec M. Socquet, a posé à M. Joliet une série de questions auxquelles il a répondu en disant que le chien de M. Joliet n'était pas mort, mais qu'il avait été asphyxié, et qu'il avait été placé dans la cage de l'immeuble. Les journalistes et quelques photographes ont suivi les hommes qui la portaient. A ce moment, un violent incident s'est produit entre un de nos confrères et le concierge. Ce dernier, en termes grossiers, a reproché à notre confrère de se tenir à une vive altercation et s'est produit. Le concierge a refermé la